

Réseaux des académies d'art provinciales et dynamiques des circulations au XVIII^e siècle

Anne Perrin Khelissa et Émilie Roffidal

L'invitation du congrès « L'art de l'Ancien Régime : sortir du rang » à réfléchir aux processus de déplacement dans une perspective historiographique renouvelée, fait directement écho au projet ACA-RES sur *Les académies d'art et leurs réseaux dans la France préindustrielle* que nous conduisons depuis 2016 au Laboratoire FRAMESPA CNRS-UMR 5136 de l'Université Jean Jaurès de Toulouse¹. Les académies d'art et les écoles de dessin sont des objets d'étude qui intéressent l'histoire de l'art depuis ses origines. Structures pédagogiques souvent au départ d'un parcours artistique, institutions culturelles médiatrices de savoirs théoriques et pratiques, supports d'une reconnaissance et d'une légitimation historiques, ces établissements retiennent l'attention des chercheurs, des ouvrages de Nikolaus Pevsner² aux travaux universitaires les plus récents³, en passant par des études incontournables comme celles de Reed Benhamou et Agnès Lahalle⁴.

La multiplicité des cas et des exemples – le royaume de France se dote d'une cinquantaine d'institutions artistiques entre 1740 et 1793 –, l'incomplétude de certains fonds d'archives ou au contraire leur abondante documentation créent des disparités de traitement qui rendent une vue synthétique complexe⁵.

- 1 La page Hypothèses consacrée au programme ACA-RES regroupe les données et les résultats de notre recherche. Voir URL : <https://acares.hypotheses.org/> [dernier accès : 05.10.2021].
- 2 Parmi les premiers travaux sur ces établissements, mentionnons surtout l'étude pionnière de Nikolaus Pevsner, *Academies of Art, Past and Present*, Cambridge 1940, trad. fr., *Les académies d'art, Passé et présent*, Paris 2000.
- 3 Mentionnons notamment Marjorie Guillin, « L'anéantissement des arts en province? »: *l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse au XVIII^e siècle (1751-1793)*, thèse de doctorat d'histoire de l'art de l'université Toulouse Jean Jaurès (sous la dir. Pascal Julien et Fabienne Sartre), 2013 ; Nelly Vi-Tong, *Les académies de l'école de dessin de Dijon : Représenter le corps humain au temps des Lumières*, thèse de doctorat d'histoire de l'art de l'université de Bourgogne (sous la dir. Olivier Bonfait), 2020.
- 4 Reed Benhamou, « Art et utilité : les écoles de dessin de Grenoble et de Poitiers », dans *Dix-huitième siècle* 23, 1991, p. 421-434 ; Reed Benhamou, « L'éducation artistique en province : modèles parisiens », dans Daniel Rabreau et Bruno Tollon (éd.), *Le Progrès des arts réunis, 1763-1815 : mythe culturel, des origines de la Révolution à la fin de l'Empire?*, Bordeaux 1992, p. 91-99 ; Agnès Lahalle, *Les écoles de dessin au XVIII^e siècle: entre arts libéraux et arts mécaniques*, Rennes 2006.
- 5 Agnès Lahalle a aussi insisté sur la répartition inégale des établissements sur le territoire et sur la différence entre les capitales de pays d'élection, ou bien les capitales de pays d'État (Bourgogne, Provence, Languedoc et Bretagne), ou encore entre les villes parlementaires et les villes qui ne le sont pas, Lahalle, 2006 (note 4), p. 65.

De fait, la sélection opérée ici vise à rendre compte de la variété des échanges possibles, sans chercher à en dresser une liste exhaustive. Elle s'appuie sur les conclusions d'une réflexion collective menée à l'occasion des journées d'étude « Mobilité des artistes et dynamique des institutions : dessiner la cartographie des échanges » tenues à Toulouse les 9-10 novembre 2017 et publiées sur la page Hypothèses d'ACA-RES. Complétée ultérieurement, notre enquête appelle encore des approfondissements. L'objectif est donc d'offrir une vision générale des configurations et des enjeux multiples de l'échange, des dynamiques les plus connues (Paris-province, province-Rome)⁶ aux mouvements les moins abordés dans la bibliographie. Nous insistons sur le rôle des académies d'art et des écoles de dessin dans ce jeu des mobilités artistiques, en sachant toutefois qu'une grande part des voyages d'artistes se font en dehors de tout cadre institutionnel. Plutôt que d'observer le phénomène de diffusion des capitales jusqu'aux provinces, nous situerons notre point de vue du côté des régions, en nous demandant comment le processus d'échange y est suscité, vécu et structuré. Une fois pris en compte le rapport d'échelle incomparable entre Paris et les autres villes du royaume, la question se concentre sur les mouvements d'attractivité ou d'équilibrage entre les différents établissements présents sur le territoire. La problématique des réseaux demeure latente en ce qu'elle demande de distinguer un déplacement isolé, sans autre intentionnalité qu'une stratégie de carrière individuelle, d'un flux significatif qui implique plusieurs instigateurs et plusieurs bénéficiaires du voyage⁷. Nous aborderons dans un premier temps le double mouvement Paris-province, effectif dans les deux sens, pour ensuite constater que les académies provinciales produisent un maillage dense, stratifié, à plusieurs niveaux (local, national et international), questionnant le dynamisme de certains centres. Se dessinent en effet des pôles particulièrement attractifs qui réussissent à produire des mobilités transnationales jusqu'aux colonies atlantiques. Les nouvelles perspectives de recherche lancées par ces destinations, comme le travail sur les circulations d'œuvres d'art, de savoir et de savoir-faire seront suggérés en ouverture.

6 La bibliographie est très riche sur le sujet, particulièrement depuis les travaux d'Olivier Michel, *Vivre et peindre à Rome au XVIII^e siècle*, Rome 1996 ; *Le Grand Tour. The Lure of Italy in the Eighteenth-century*, cat. exp. Londres/Rome, Tate Gallery/Palazzo delle esposizioni, Londres 1996 ; Jérémy Black, *France and the Grand Tour*, Basingstoke 2003 ; Charlotte Guichard, « Les circulations artistiques en Europe », dans Pierre-Yves Beaurepaire (éd.), *Les Circulations internationales en Europe 1680-1780*, Rennes 2010, p. 383-398 ; Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie. Milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, Rome 2008 (Collection de l'École Française de Rome 398) ; Gilles Montègre, *La Rome des Français au Temps des Lumières*, Rome 2011 (Collection de l'École Française de Rome 435).

7 Nous nous permettons de renvoyer à notre article, où se trouve la bibliothèque afférente, Anne Perrin Khelissa et Émilie Roffidal, « La notion de réseau en histoire de l'art : jalons et enjeux actuels », dans *Perspective. La Revue de l'INHA* 1, 2019, p. 241-262.

Le chassé-croisé Paris-provinces : des intérêts réciproques

En tant que capitale centralisatrice des structures de l'État et lieu de l'administration des arts, Paris possède un statut sans commune mesure avec les villes provinciales de moindre importance politique ou économique, et tout simplement moins denses en termes de population. Versailles et Paris sont présentées comme les terrains d'expérimentation de formules esthétiques appelées à être copiées dans l'ensemble du royaume et dans les cours étrangères. Elles sont le point de cristallisation des fortunes les plus versées à s'exprimer dans les commandes artistiques. Paris est en conséquence le foyer du marché de l'art et du luxe et le siège des activités culturelles les plus retentissantes du royaume. Toute bibliographie s'intéressant à l'art de l'Ancien Régime met en évidence cette prédominance. Elle insiste par extension sur le phénomène d'aspiration des talents issus des régions, à travers des parcours exemplaires : Hyacinthe Rigaud (Perpignan, 1659-Paris, 1743), Antoine Watteau (Valenciennes, 1684-Nogent-sur-Marne, 1721), Joseph-Marie Vien (Montpellier, 1716-Paris, 1809), Jean-Baptiste Greuze (Tournus, 1725-Paris, 1805), la liste pourrait facilement être prolongée⁸. L'Académie royale de peinture et de sculpture représente par ailleurs un levier, grâce au Grand prix, pour accéder au séjour romain.

Cependant, mis à part ces noms de grands maîtres, l'attractivité parisienne souvent mentionnée reste limitée au regard du nombre de peintres actifs en France. Peu d'artistes ont un talent suffisant pour percer à Paris, ni le réseau idoine pour être introduit. Sur les six cents individus identifiés dans les rangs de l'Académie de peinture et de sculpture de Toulouse, pourtant l'une des institutions de province les plus pourvoyeuses d'élèves, seuls une quinzaine ont intégré l'Académie royale de Paris⁹. De ce nombre restreint, quelques personnalités se détachent : Louis-Jean-François Lagrenée (1725-1805) (fig. 1), et plus encore à la fin du siècle Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867). Quant à l'école de

8 Les trois premiers artistes ont fait l'objet de monographies récentes comprenant un catalogue de leur œuvre, respectivement par Ariane James-Sarazin, Guillaume Glorieux, Thomas Gaetgens et Jacques Lugand.

9 Guillin, 2013 (note 3) ; Fabienne Sartre, « L'Académie royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en avril 2017 ; Marjorie Guillin, « Se perfectionner et faire carrière : parcours d'élèves toulousains entre Paris, Rome, l'Espagne et le Languedoc », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 9-10 novembre 2017, Toulouse, Maison de la recherche UT2J*, mis en ligne en mai 2018. Voir également *Les collectionneurs toulousains du XVIII^e siècle. L'Académie royale de peinture, sculpture et architecture*, éd. par Stéphanie Méséguier, cat. exp. Toulouse, musée Paul-Dupuy, Paris 2001.



- 1 Louis Jean François Lagrenée, *L'enlèvement de Déjanire par le centaure Nessus*, 1755, huile sur toile, 157 × 185 cm, Paris, musée du Louvre

Jean-Baptiste Descamps à Rouen¹⁰, qui compte entre 1750 et 1792 plusieurs milliers d'élèves, elle voit une soixantaine d'entre eux s'inscrire dans les académies parisiennes de peinture et de sculpture, ainsi que d'architecture¹¹. Dans un document daté de 1788, Descamps nomme ceux qui ont le mieux réussi, à savoir les peintres Michel-Bruno Bellengé (Rouen, 1726–Rouen, 1793), Étienne de La

¹⁰ Sur le cas de Rouen, voir Aude Gobet, *Une sociabilité du dessin au XVIII^e siècle : artistes et académiciens à Rouen au temps de Jean-Baptiste Descamps (1715-1791)*, thèse de doctorat de l'université Paris 1-Sorbonne (sous la dir. Daniel Rabreau), 2007 ; Frédéric Morvan Becker, *L'école gratuite de dessin de Rouen, ou la formation des techniciens au XVIII^e siècle*, thèse de doctorat de l'université Paris VIII (sous la dir. Philippe Minard), 2010 ; Gaëtane Maës, *De l'expertise artistique à la vulgarisation au siècle des Lumières : Jean-Baptiste Descamps (1715-1791) et la peinture flamande, hollandaise et allemande*, Turnhout 2016 ; Aude Gobet, « L'école de dessin de Rouen », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en avril 2017.

¹¹ Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 391 et p. 395.

Vallée-Poussin (Rouen, 1735–Paris, 1802) et Jean-Jacques Le Barbier (Rouen, 1738–Paris, 1826)¹².

Qu'elle débouche sur une carrière à succès ou qu'elle ne dépasse pas la célébrité locale, l'obtention de l'« étiquette » « Académie royale de Paris » constitue un puissant faire-valoir pour les artistes¹³. Mais elle ne correspond pas toujours aux réalités de l'agrément et de la réception dans le corps. Certains individus s'arrogent ce titre uniquement parce qu'ils ont assisté aux cours ouverts aux extérieurs une fois par semaine. Ainsi en est-il de Marie-Louis-Claude Coulet de Beauregard (? – après 1794), originaire de la région parisienne, élève de l'Académie royale de peinture et de sculpture (sans cependant pouvoir se prévaloir d'en être ni lauréat ni agrégé), qui s'installe à Angers en 1769 pour fonder avec son frère une « académie de dessin ». C'est également le cas du dessinateur et graveur Jean-Baptiste Dumont (Paris, 1738–Pau, 1812), qui se dit ancien élève de l'Académie royale quand il s'installe à Pau en 1779. L'affichage sert à rassurer les autorités locales sollicitées pour le financement de l'école et à s'attirer les bonnes grâces de commanditaires potentiels.

Pour les artistes qui connaissent une notoriété à Paris, le passage par la province pour y obtenir des postes de professorat ou de direction peut aussi servir de levier dans une stratégie de carrière. Le peintre Michel-François Dandré-Bardon¹⁴, aixois d'origine, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fonde et prend la direction d'une académie de peinture et de sculpture à Marseille après avoir connu une tentative infructueuse à Toulon¹⁵. La séquence montre une progression professionnelle claire : il quitte Paris comme adjoint à professeur, est élu à l'Académie des belles-lettres de Marseille en 1750, devient directeur de l'académie de peinture de la ville en 1752, puis rentre à Paris la même année où son statut de professeur en titre à l'Académie royale est acté. À partir de cette date, il exerce son directorat depuis Paris et comble cette distance par une correspondance dense et des envois d'œuvres (dessins, gravures et ouvrages) qui sont soumis aux élèves pour l'apprentissage.

12 Lettre de Descamps à Desfriches, 1788, citée par Paul Ratouy de Limay, *Un amateur orléanais au XVIII^e siècle, Aignan-Thomas Desfriches (1715-1800), sa vie, son œuvre, ses collections, sa correspondance*, Paris 1907, repris par Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 399.

13 Anne Perrin Khelissa et Émilie Roffidal, « Fonder les institutions artistiques : l'individu, la communauté et leurs réseaux en question », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017.

14 Daniel Chol, *Michel-François Dandré-Bardon ou l'Apogée de la peinture en Provence au XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence 1987 ; Pierre Rosenberg, « Michel-François Dandré-Bardon », dans *Cahiers du dessin* 12, Paris 2001 ; Laëtitia Pierre, *Enseigner l'art de peindre : l'œuvre pédagogique et littéraire de Michel-François Dandré-Bardon (1700-1783)*, thèse de doctorat de l'université Paris 1-Sorbonne (sous la dir. Daniel Rabreau), 2016.

15 *Marseille au XVIII^e siècle, les années de l'académie de peinture et de sculpture, 1753-1793*, cat. exp. Marseille, Musée des Beaux-Arts, Paris 2016 ; Gérard Fabre et Laëtitia Pierre, « L'Académie de peinture et de sculpture de Marseille », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en avril 2017.

Flux et pôles importants en province : le rôle de l'institution et sa qualité de modèle

Localement, les académies ne fonctionnent pas comme des points isolés et autocentrés, mais bien au contraire comme des réceptacles et des nœuds d'échanges et de circulations. Les académies de province communiquent ou cherchent à communiquer entre elles et avec le monde entier. Les artistes se déplacent pour recevoir une formation, demander conseil pour projeter un établissement similaire dans une autre ville, se porter candidat pour un poste de directeur ou de professeur, adhérer à un cercle d'instruits dans une démarche utile à l'avancement de leur carrière. Les amateurs, pour leur part, sont familiers de cette mondanité itinérante¹⁶. La mobilité agit donc comme un moteur dans l'histoire des institutions. Savoir quelles ont été les destinations privilégiées pour les membres des académies d'art, tout comme définir le potentiel d'attractivité des établissements, soulèvent deux questions principales : celle du rôle de l'institution dans le processus du voyage, au-delà des initiatives individuelles et décousues ; celle de la notion de modèle, qualité dont l'établissement peut se doter en dehors des exemples européens habituels.

Le cas de l'Académie de Toulouse est significatif à cet égard. Il dessine un réseau centripète en direction d'un premier cercle de villes, dans un rôle de conseil et d'arbitrage pour l'encadrement pédagogique. L'institution s'impose comme une référence vis-à-vis des écoles voisines de Sorèze, d'Auch et de Pau. Le collège royal militaire de Sorèze fait notamment copier en plâtre des modèles sculptés appartenant aux collections de l'académie toulousaine. L'influence toulousaine s'étend plus loin, y compris jusque dans des villes d'envergure. Ainsi, en 1760, Marseille se tourne vers elle pour rédiger son projet de lettres patentes¹⁷. En 1773, Toulouse joue un rôle d'arbitrage pour les choix d'acquisition d'œuvres de l'Académie de peinture, sculpture, architecture civile et navale de Bordeaux¹⁸. Quant à la Société des beaux-arts de Montpellier, elle s'inspire pour son école de dessin (1779) et pour son École des ponts et chaussées (1787) de l'enseignement toulousain, la référence londonienne servant seulement

16 Daniel Roche, *Le Siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris 1989, p. 300-322 ; Charlotte Guichard, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel 2008, notamment les chapitres 5 et 6.

17 Marseille, BMVR, Archives de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, Ms 988, to. 7, f^o 164, "[Lettre de d'Orbessan à l'Académie de peinture de Marseille, Toulouse, 24 mai 1760]", *collationné et mis en ligne dans Les ressources d'ACA-RES, fonds d'archives*, URL : <https://acares-archives.nakalona.fr/admin/items/show/1074> [dernier accès : 11.12.2021].

18 Guillin, 2018 (note 3).

d'affichage¹⁹. Se dessine un axe sud longeant la rive méditerranéenne, depuis Marseille jusqu'à la frontière espagnole *via* Montpellier, qui désigne Toulouse comme ville de référence digne d'être imitée.

L'attractivité de Toulouse s'explique dans le cadre d'une proximité géographique. Elle met en évidence des circulations resserrées, familières et de voisinage, qui s'enracinent dans la durée et font contrepoids aux puissants exemples historiques des capitales française et italienne. Le processus de cohabitation, associé à celui de l'éloignement de Paris et du contact avec la frontière espagnole, donne à cette académie royale de peinture et de sculpture un intérêt supplémentaire pour les artistes et les amateurs. L'école de dessin de Bayonne, dans le giron de l'institution toulousaine, emploie d'ailleurs comme argument positif sa situation frontalière. Le peintre Pierre Lagleire, originaire de Provence, après avoir effectué sa formation académique à Toulouse, voyage à Bordeaux puis s'installe à Bayonne. Il y lance en 1778 un projet d'établissement d'école de dessin²⁰, nourri des conseils de François Aujollet-Pagès qui avait lui-même fondé en 1771 une école de dessin à Poitiers. Dans les *Réflexions sur l'établissement projeté d'une École royale académique gratuite de dessein dans la ville et cité de Bayonne*, la ville est présentée dans sa position stratégique aux confins du royaume. L'argument est le suivant : « à cause de la proximité de l'Espagne, nombre de jeunes gens [viendront] habiter Bayonne pour profiter de l'Académie »²¹. De fait, même avant la fondation de son école, Bayonne constituait une étape relais pour les artistes entre Toulouse et l'Espagne. Le sculpteur marseillais Jean-Michel Verdiguier répondit à la commande du maître-autel de la cathédrale en 1761 avant de rejoindre Cordoue et Grenade²².

Rouen fournit un autre exemple d'académie modèle en province. Son autorité ne tient pas, comme c'était le cas pour Toulouse, à la constitution d'un

19 Elsa Trani, « De la Société des beaux-arts à l'École centrale de Montpellier : les hommes et leurs réseaux », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 8-9 décembre 2016, Paris Centre allemand d'histoire de l'art*, mis en ligne en avril 2017. Voir également Fabien Nicolas, *Un exemple de la vie artistique en province à la fin du XVIII^e siècle : la Société des beaux-arts de Montpellier (1779-1787)*, mémoire de Maîtrise de l'université Paul Valéry Montpellier 3 (sous la dir. Laure Pellicer), 1998 ; *Le musée avant le musée. La Société des Beaux-Arts de Montpellier (1779-1787)*, éd. par Michel Hilaire et Pierre Stépanoff, cat. exp. Montpellier, musée Fabre, Gand 2017.

20 René Godinot, « La première Académie de Dessin de la Ville de Bayonne (1778-1782) et son Directeur Pierre Lagleire », dans *Revue de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* 97, juillet 1961, p. 133-150 ; Émilie Roffidal, « L'école de dessin de Bayonne », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en novembre 2019.

21 Voir la correspondance de Lagleire avec les Bâtiments du roi de la série O/1/1933/A numérisée dans Nakalona et notamment : AN, O/1/1933/A, dossier 10, doc. 1, "Réflexions sur l'établissement projeté d'une École royale académique gratuite de dessein dans la ville et cité de Bayonne, présentées à Messieurs les amateurs du bien public [s.d.]", *collationné et mis en ligne dans Les ressources d'ACA-RES, fonds d'archives*, <https://acares-archives.nakalona.fr/items/show/59> [dernier accès : 05.10.2021].

22 Émilie Roffidal, « Jean-Michel Verdiguier (1706 ?, Marseille-Cordoue, 1796), une ambition espagnole », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 9-10 novembre 2017, Toulouse, Maison de la recherche UT2*, mis en ligne en mai 2018.

maillage étroit de partenaires alentours, le pôle parisien étant à 150 kilomètres seulement. Elle s'explique plutôt par la concentration de membres illustres, à l'image du fondateur de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, le parlementaire Pierre-Robert de Cideville²³. La qualité de l'enseignement mis en place par le directeur de l'école, Jean-Baptiste Descamps, acquiert rapidement une forte réputation. Originaire de Dunkerque, formé à Anvers, Descamps s'était arrêté à Rouen après avoir séjourné à Paris et alors qu'il avait l'intention d'aller en Angleterre²⁴. Son entree à Paris et à Rouen est suffisamment puissante pour offrir les recommandations nécessaires à un séjour romain. Des artistes écossais rejoignent d'ailleurs cette institution uniquement dans l'espoir d'accéder par ce biais au voyage en Italie²⁵. L'antériorité de Rouen dans l'histoire des fondations académiques (elle est la première, créée en 1741), puis son attractivité remarquable (en 1765, elle compte trois cents élèves), ont un impact sur les circulations inter-académiques. Son modèle pédagogique se diffuse en effet à Reims, Lyon, La Rochelle, mais aussi à Anvers et Edimbourg, ainsi qu'au Danemark et en Suède²⁶. Descamps est appelé pour donner son avis sur l'école d'Augsbourg, et un poste de directeur lui est proposé à Anvers. Des artistes revendiquent leur appartenance à l'institution, à l'instar de l'architecte et dessinateur Jean-Jacques Lequeu²⁷.

La position géographique de carrefour d'une ville telle que l'assument Toulouse et Rouen ne présume pas du rôle tenu par l'institution académique dans les mobilités artistiques et pédagogiques. L'école de dessin de Bordeaux, fondée en 1744, n'a guère de notoriété avant son affiliation en 1779 à l'officielle Académie de peinture, sculpture, architecture civile et navale, mais son activité reste limitée sur toute la période²⁸. Il en va de même de Lyon, en dépit du projet ambitieux conçu par le directeur et professeur Donat Nonnotte, qui entendait faire de l'école une étape incontournable du voyage vers Rome²⁹. Plusieurs conditions favorables la prédestinaient pourtant à assumer une position-phare : un emplacement géographique à la croisée des chemins entre le nord et le sud de la France et aux portes de l'Italie ; une activité industrielle et commerciale

23 Voir les références données note 10.

24 Maës, 2016 (note 10).

25 Aude Gobet, « De la province de Normandie à la Ville Éternelle. Les élèves de l'École de dessin de Rouen à Rome au XVIII^e siècle », dans *Studiolo* 6, septembre 2008, p. 145-155.

26 Morvan-Becker, 2010 (note 10), p. 237-239.

27 *Lequeu, bâtisseur de fantasmes*, éd. par Laurent Baridon, Jean-Philippe Garric et Martial Guédrion, cat. exp. Paris, Petit Palais, Paris 2018.

28 *Le port des lumières : la peinture à Bordeaux (1750-1800), Le décor de la vie, Bordeaux (1780-1815)*, cat. exp. Bordeaux, musée des Beaux-arts et musée des arts décoratifs, 2 vol., 1989 Bordeaux ; Lucas Berdu, « L'École de dessin et l'Académie de peinture, sculpture et architecture civile et navale de Bordeaux », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en juillet 2017.

29 Anne Perrin Khelissa, « L'Italie, entre fantasme et réalité à l'école de dessin de Lyon », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 9-10 novembre 2017, Toulouse, Maison de la recherche UT2*, mis en ligne en 2018, où se trouve la bibliographie afférente, en particulier de Liliane Hilaire-Pérez et Lesley Miller. Voir également Anne Perrin Khelissa, « L'école de dessin de Lyon », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en avril 2017.

prospère, réputée dans l'Europe entière. Pourtant, peu de peintres et de sculpteurs notables sont sortis des classes de l'école de dessin de Lyon, les plus célèbres dessinateurs en soierie (Jean Revel, Jacques-Charles Dutilleu et Philippe Lasalle) s'étaient formés à Paris. Par ailleurs, même si les discussions au sein de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts montrent que ses membres sont à la page des débats et des publications de l'époque, Lyon ne s'affirme pas comme un modèle à l'égal de Rouen ou Toulouse. Elle ne possède d'ailleurs pas d'université à l'inverse de Montpellier, Toulouse, Besançon ou Valence³⁰. Autre indicateur significatif : alors que l'Académie de peinture et de sculpture de Toulouse organise quarante-quatre salons d'œuvres d'art entre 1751 et 1791, dans le même temps Lyon n'en monte qu'un seul³¹.

Il existe un autre facteur dans les logiques de circulations inter-académiques : celui des rivalités et des rapports de force entre institutions voisines. Fondée en 1766, l'école de dessin de Dijon monte en puissance grâce au mécénat d'érudits locaux et à la protection du prince de Condé³². Elle peut avoir été une rivale de plus en plus imposante vis-à-vis de son aînée lyonnaise. En 1770, l'école de Dijon bénéficie d'un logement central au Palais des États et, fait unique en France, elle fonde en 1776 un prix de Rome concurrent de celui de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris. L'implication financière des États de Bourgogne montre une volonté de « retour sur investissement », le séjour romain représentant une plus-value incomparable dans la formation et la carrière des élèves. Entre 1776 et 1789, sept récipiendaires dijonnais sont envoyés outre-monts, parmi lesquels Pierre-Paul Prud'hon (1758-1823) et Bénigne Gagneraux (1756-1795) (fig. 2 et 3). Ce concours prestigieux place Dijon dans le circuit des mobilités vers Rome, dans une forme institutionnelle qui lui apporte solidité et réputation. Des établissements alentours (Beaune, Langres, Mâcon, Besançon) lui reconnaissent sa position de *leader* et son influence se ressent jusque dans le Languedoc.

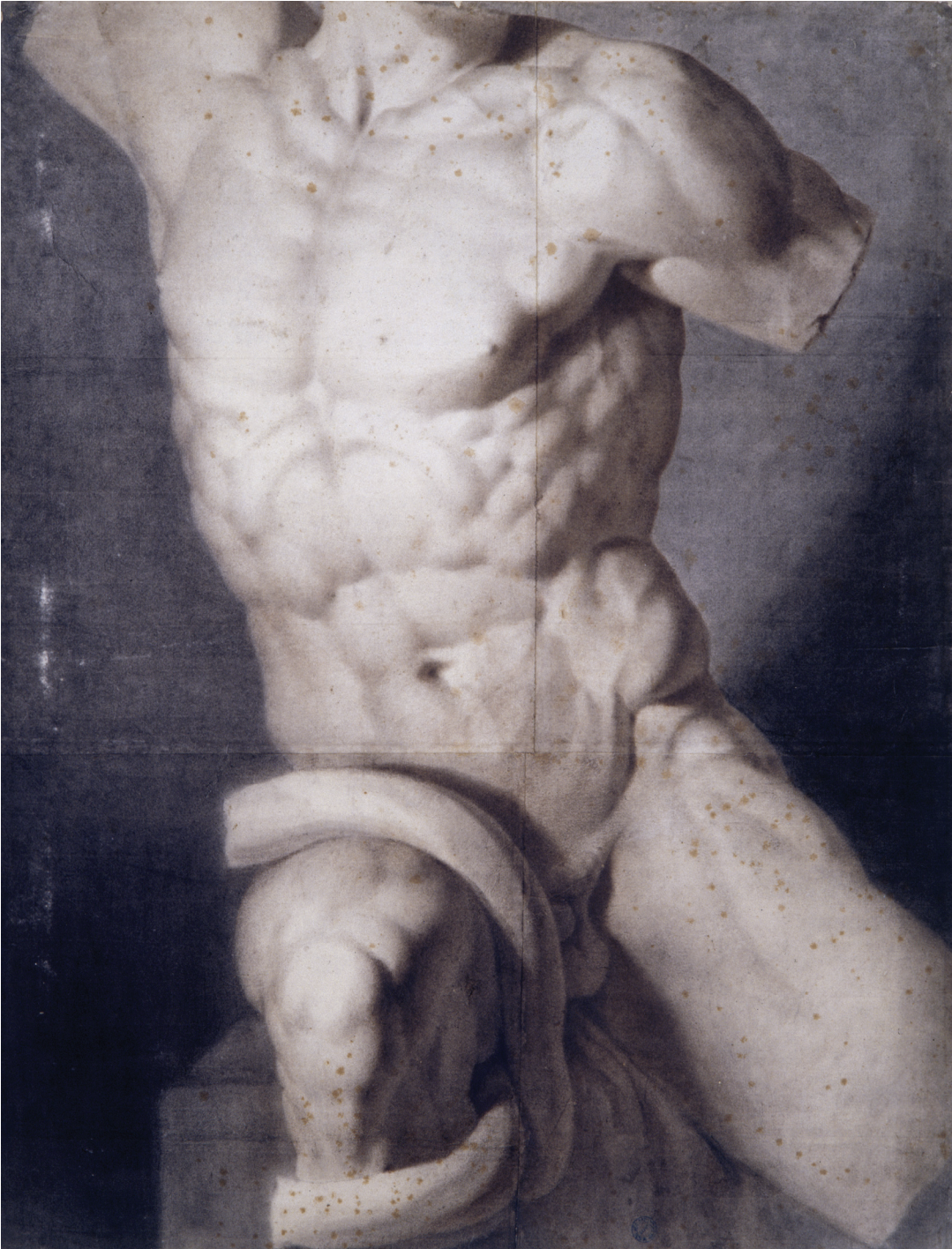
Aller plus loin : perspectives de recherche

Cet ensemble de circulations dont nous avons cherché à restituer la richesse et la complexité ne peut se penser sans un autre processus de circulation : celui

30 Pierre Crépel, « Académies et encyclopédies : l'exemple méconnu d'une académie des sciences à Lyon (1736-1758) », dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* 136, 2017, mis en ligne le 1^{er} octobre 2017 URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/6099> [dernier accès : 05.10.2021].

31 Gaëtane Maës, « Le Salon de Paris : un modèle pour la France et pour les Français au XVIII^e siècle ? », dans Isabelle Pichet (éd.), *Le Salon de l'Académie royale de peinture et de sculpture : archéologie d'une institution*, actes du colloque de Québec, 2012, Paris 2014, p. 33-56.

32 Christine Lamarre et Sylvain Laveissière, *Les prix de Rome des États de Bourgogne. Lettres à François Devosge 1776-1792*, Dijon 2003, p. 36-84 ; Nelly Vi-Tong, « Hors des frontières de la Bourgogne : opportunités et carrières des élèves de l'École de dessin de Dijon », dans *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 9-10 novembre 2017, Toulouse, Maison de la recherche UT2J*, mis en ligne en mai 2018.



2 Bénigne Gagneraux, *Torse du Laocöon*, XVIII^e siècle (4^{ème} quart), fusain et sanguine, 88 × 168,5 cm, Dijon, Musée des Beaux-Arts, inv ES 46



3 Bénédict Gagnerau, *Gladiateur Borghèse*, XVIII^e siècle (4^{ème} quart), sanguine, 94,5 × 69,5 cm, Dijon, Musée des Beaux-Arts, inv ES 45

des objets, écrits et œuvres diverses qui nourrissent les flux et sont chargés eux aussi d'intentionnalités fortes. Lettres de remerciements, de recommandation et de vœux, discours historiographiques et hagiographiques (sous forme de Vies d'artistes et d'éloges), débats théoriques et pratiques, livrets de salons d'exposition, articles de presse et ouvrages circulent entre les institutions et contribuent à rendre publiques leurs activités. La vie des académies d'art de province – par ses assemblées mondaines comme par ses classes d'apprentissage – est scandée par l'envoi et la réception de ces objets.

La circulation des savoirs, ancrée au cœur des pratiques académiques, contribue à forger une culture visuelle et intellectuelle partagée. La constitution des collections de dessins, estampes, peintures et sculptures des institutions de province centralise, voire décuple l'apport constitué par les fonds d'ateliers et les cabinets des particuliers³³. Elle désigne des modèles communs à l'instar des écorchés de Jean-Antoine Houdon (fig. 4) et d'Edme Bouchardon. Tout un matériel pédagogique, aujourd'hui conservé dans les musées et les écoles des beaux-arts, souvent dispersé ou disparu, montre un attrait pour les maîtres anciens et pour les nouveautés. Les listes d'œuvres envoyées aux établissements, comme les legs de collections et de bibliothèques d'amateurs, permettent de documenter des collections encore complexes à saisir dans leur diversité³⁴.

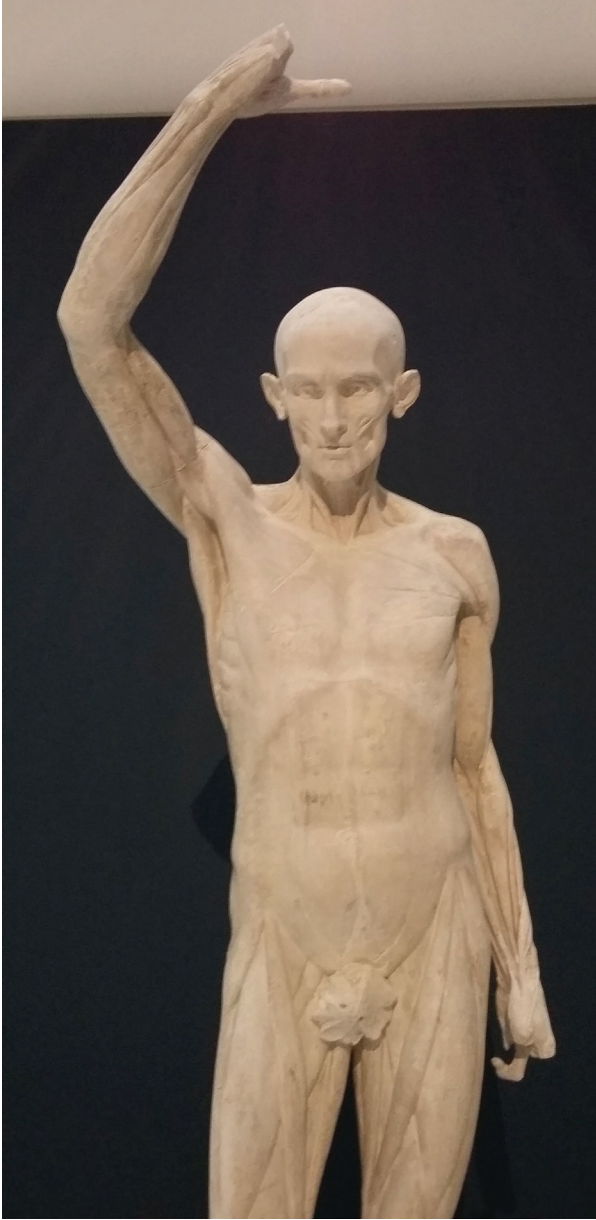
L'envoi des dernières publications à succès, comme les ouvrages de La Font de Saint-Yenne ou le *Traité des pierres gravées* de Pierre-Jean Mariette, donne lieu à des présentations en assemblée académique, par exemple à Lyon³⁵. Dans le cadre de l'enseignement, ces ouvrages viennent enrichir les fonds des bibliothèques mis à la disposition des élèves. Des recueils coûteux qu'un maître n'aurait pu acquérir à titre individuel proviennent parfois de l'étranger. Il en est ainsi des *Monuments d'Herculanum* envoyés par Bernardo Tanucci, premier ministre du royaume de Naples, à l'Académie de peinture de Marseille en 1765³⁶. Outre l'envoi

33 Émilie Roffidal, « Mutations et permanences de la transmission des savoirs artistiques. Les corporations et les académies dans la France méditerranéenne des XVII^e-XVIII^e siècles », dans *Rives méditerranéennes* 62, 1^{er} septembre 2021, URL : <http://journals.openedition.org/rives/8603> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rives.8603> [dernier accès : 16.05.2022].

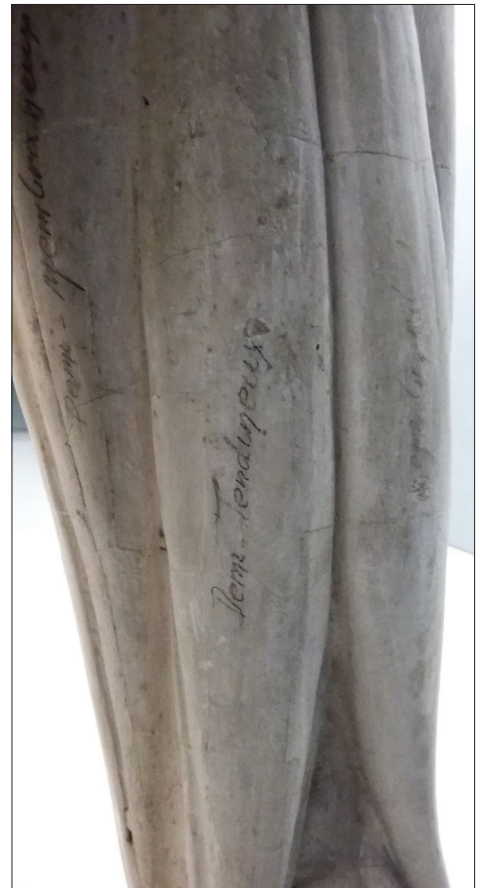
34 Les premiers résultats de cette enquête conduite par le programme ACA-RES sont présentés dans l'exposition virtuelle « Participez à la vie des académies d'art, portes ouvertes de 9 à 90 ans », URL : <http://acares.univ-tlse2.fr/#Accueil> [dernier accès : 05.10.2021], réalisée grâce au soutien de l'Université Toulouse – Jean Jaurès et de la Carte Blanche de l'INHA, et dans Anne Perrin Khelissa et Émilie Roffidal, « Les collections des écoles de dessin et des académies d'art du XVIII^e siècle : un creuset artistique et patrimonial à redécouvrir », dans *In Situ, Revue des patrimoines* 43 : *Des écoles académiques aux écoles d'art : des collections et des lieux, un patrimoine à valoriser*, 2020, URL : <http://journals.openedition.org/insitu/28557> [dernier accès : 05.10.2021].

35 Marie-Félicie Pérez, « L'art vu par les académiciens lyonnais du XVIII^e siècle. Catalogue des communications et mémoires présentés à l'Académie (1736-1793) », dans *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, XXXI, 1977, p. 96, p. 99.

36 Marseille, BMVR, Archives de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, Ms 988, to. 8, f^o 107, “[Lettre de Tanucci à Moulinneuf, Naples, 4 juillet 1765]”, collationné et mis en ligne dans *Les ressources d'ACA-RES, fonds d'archives*, URL : <https://acares-archives.nakalona.fr/admin/items/show/1164> [dernier accès : 05.10.2021].



4a Jean-Antoine Houdon,
Le grand écorché, c. 1779,
moulage en plâtre, 185 cm,
Montpellier, musée Fabre



4b Jean-Antoine Houdon,
Le grand écorché (détail), c. 1779,
moulage en plâtre, 185 cm,
Montpellier, musée Fabre

d'ouvrages signalant l'existence ou l'épaisseur des liens inter-académiques, la lecture des conférences atteste également une prise en considération réciproque des activités des académies d'art. À Rouen et à Marseille, la lecture des discours provenant de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris prend régulièrement place en séances. À Lyon, la dimension croisée des échanges est importante : les discours de Nonnotte sont nourris de références culturelles discutées à Paris ; le portraitiste fait écho aux débats de ses confrères parisiens, tout en prenant position face à eux. Il introduit notamment dans ses tributs la conférence de Jean-Baptiste Oudry sur la manière d'étudier la couleur et réagit aux propos du comte de Caylus sur son maître Jean-Baptiste Lemoyne³⁷. Ce dernier discours est lu dans les assemblées parisiennes, comme celui sur le dessin qu'il soumet le 29 novembre 1754 au moment de sa réception à Lyon. Les concours et les prix des académies relayés par la presse (almanachs, gazettes, revues périodiques) font également partie des thèmes de discussions habituels³⁸.

La lecture orale des correspondances, en particulier des lettres de remerciements et des vœux du Nouvel an, est à mettre en lien avec la pratique des affiliations multiples. Du corpus de correspondances de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille ressortent des échanges en direction d'un premier cercle (Aix, Toulon, Arles), mais également vers Toulouse, Auch, Grenoble, Poitiers, Reims et d'autres pays européens, comme l'Espagne, l'Italie ou le Danemark. Au cœur de ces échanges épistolaires, l'Académie parisienne reste un destinataire privilégié : des lettres lui sont adressées par Moulinneuf de Marseille, Descamps de Rouen, Nonnotte de Lyon, Aujollet Pagès de Poitiers, Rougeot de Tours ou Le Noir de Besançon. Ces lectures poursuivent au départ un objectif de publicité et de communication. Elles animent en même temps une sociabilité in *absentia*. À travers l'habitude rituelle de leur présentation et de leur commentaire, elles donnent à la collectivité constituée un sentiment d'appartenance et de culture commune. Elles procèdent d'une mobilité de papier inhérente à la République des Lettres, facilitée dans la seconde moitié du siècle par un réseau routier efficace. Il suffit de cinq jours pour parcourir en diligence la distance Lyon-Paris³⁹.

Outre la piste des circulations matérielles et intellectuelles, par l'intermédiaire des objets, une autre perspective de recherche est à explorer : celle des

37 Le manuscrit de cette conférence de Nonnotte est perdu ; il renvoie à la conférence d'Oudry lue le 7 juin 1749 à l'Académie royale de peinture et de sculpture. La Vie de François Lemoyne est présentée dans les assemblées lyonnaises le 15 novembre 1759. Sur l'ensemble de ces conférences, voir Anne Perrin Khelissa, « Le Traité de peinture de Donat Nonnotte, ancien élève de François Le Moyne. Discours prononcés à l'Académie de Lyon entre 1754 et 1779 », dans *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, 4^e série, X, 2011, disponible dans la Bibliothèque numérique de la page Hypothèses d'ACA-RES.

38 Jeremy L. Caradonna, « Prendre part au Siècle des Lumières. Le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle », dans *Annales. Histoire, Sciences sociales* 64/3, 2009, p. 633-662 ; Françoise Chotard, *La circulation de l'information littéraire et scientifique en Europe entre 1710 et 1792, d'après Les Nouvelles littéraires du Journal des Savants*, thèse de doctorat (sous la dir. Jean-Pierre Vittu), Université d'Orléans, 2015 (disponible en ligne).

39 Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des Lumières*, Paris 2018, p. 294.

fonds d'archives étrangers, en particulier vers les espaces transatlantiques. En étudiant plus avant le cas de Rouen, on voit se dégager, à côté de l'élargissement du réseau local par des artistes européens, des destinations inédites. La liste des élèves pour l'année 1799 mentionne, en plus des élèves rouennais, un groupe d'élèves provenant de pays européens (six d'Angleterre, deux d'Écosse, trois d'Allemagne, un d'Autriche, un de Norvège), et deux élèves de Saint-Domingue et un de Guadeloupe⁴⁰. Sur l'ensemble de la période, les élèves d'outre-Atlantique se distinguent au sein de l'institution rouennaise : Jean-Baptiste Meance, originaire de Saint-Domingue, remporte le prix de la classe de dessin en 1760⁴¹ ; un certain Bioche de la Guadeloupe remporte le prix d'anatomie en 1770⁴² ; Louis Rabouan⁴³ remporte le prix de la 1^{re} classe des académies de l'École Centrale en 1798-1799. On peut également citer d'autres élèves originaires de Saint-Domingue : un certain Sauval et un certain Audigeo, âgés respectivement de 14 et 13 ans⁴⁴. La trajectoire la plus connue est celle du peintre Guillaume Lethière (1760-1832), originaire de Guadeloupe⁴⁵ (fig. 5). Ce fils d'un fonctionnaire royal et d'une esclave affranchie arrive à Rouen via Bordeaux en 1774. L'artiste embrasse un parcours remarquable : après trois années passées à l'école de Descamps, il intègre l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris. Il effectue ensuite le voyage à Rome et devient directeur de l'Académie de France de 1807 à 1816. Lethière attire dans son sillage des élèves originaires des Antilles comme Pierre-Jérôme Lordon (1780-1838), Benjamin Rolland (1777-1855), ou Jean-Baptiste Gibert (1803-1889)⁴⁶, tous trois originaires de la Guadeloupe.

40 AN, F 17/1344-29, cité par Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 383 et p. 393.

41 Morvan Becker suggère qu'il s'agit d'un certain Meance signalé comme miniaturiste à New York en 1795, Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 758.

42 Pierre-Laurent-Guillaume Gosseaume, *Précis analytique des travaux de l'académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, depuis sa fondation en 1744 jusqu'à l'époque de sa restauration, le 29 juin 1803, précédé de l'histoire de l'Académie de Rouen, 1814-1821*, p. 51, cité par Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 729, note 1063.

43 AD de Seine-Maritime, L/1162, *Procès-verbal de la distribution des prix faite aux élèves de l'École centrale du département de la Seine inférieure, 15 thermidor an VII, à Rouen, Imprimerie des Arts et du département*, p. 31 ; Morvan Becker, 2010 (note 10), p. 773.

44 AD. Seine-Maritime, L/1173, liste d'élèves dressée par le citoyen Lecarpentier, s.d. (il s'agit de Charles Lecarpentier, élève de Descamps).

45 L'artiste a été étudié par Geneviève Capy, *Guillaume Guillon-Lethière, peintre d'histoire (1760-1832)*, thèse de doctorat Paris IV (sous la dir. B. Foucart), 1998. Cette recherche ne s'attache pas à la formation de Lethière à Rouen, mais plutôt à sa production artistique à partir de son passage à l'Académie royale de peinture et de sculpture. De ce travail est issu l'exposition : *"Le serment des ancêtres" de Guillaume Guillon-Lethière, peintre d'histoire, 1760-1832*, éd. par G.-Florent Laballe et Geneviève Capy, cat. exp. Basse-Terre, Fort-Delgrès, Paris 1998. Voir également : Christian Michel, « Correspondances d'artistes des XVIII^e et XIX^e siècles », dans *Archives de l'art français XXVIII*, Nogent le Roi 1986, p. 77-81 ; Morvan-Becker, 2010 (note 10), p. 728-737 ; Darcy Grimaldo Grigsby, « Revolutionary Sons, White Fathers, and Creole Difference: Guillaume Guillon-Lethière's "Oath of the Ancestors" (1822) », dans *Yale French Studies* 101 : *Fragments of Revolution*, 2001, p. 201-226. Une exposition sur Lethière est en préparation au Clarke Art Institute, à Williamstown, sous la direction d'Olivier Meslay.

46 Il obtient un second prix à l'École des beaux-arts de Paris en 1825 avec *La chasse de Méléagre*, Capy, 1998 (note 45), p. 284.



5 Guillaume Léthière, *Brutus condamnant son fils à mort*, 1788, huile sur toile, 59,4 × 99,1 cm, Williamstown, Clark Art Institute

Cette logique des circulations d'artistes à diverses échelles se retrouve dans des cas plus modestes. Grenoble peut faire valoir une véritable culture de la mobilité. Fondée en 1763, l'école de dessin doit son existence au peintre Jacques-André Treillard⁴⁷, originaire de Valence, passé par Lyon, Paris, puis par les cours italiennes de Parme, Modène et Turin. Deux documents datés de 1778 et 1783⁴⁸ laissent entrevoir une cartographie élargie des échanges : plusieurs élèves de l'école poursuivent leur carrière à Paris, Versailles, Lyon, Milan, Turin, Madrid, mais également à Boston, Philadelphie, Pondichéry et Saint-Domingue. À Grenoble, au début du XIX^e siècle, le Guadeloupéen Benjamin Rolland, l'un des élèves de Lethière, devient professeur à l'école de dessin et conservateur du

47 Marianne Clerc, *Jacques-André Treillard (1712-1794), peintre dauphinois*, Grenoble 1995 ; Candice Humbert, « L'École de dessin de Grenoble », dans *Les papiers d'ACA-RES, Brefs historiques*, mis en ligne en avril 2017.

48 Grenoble, A.M., GG 240, tableaux des élèves de l'école de Grenoble, cité par Clerc, 1995 (note 47), p. 164.

musée. D'autres témoignages glanés dans des fonds d'archives⁴⁹ font pressentir l'émergence de flux du même ordre : le peintre Jean-Nicolas Brard (1748-1822), filleul du marseillais Moulinneuf, passé par l'Académie royale de Paris, travaille à La Rochelle, Toulon et Marseille avant de s'embarquer pour Philadelphie et finalement terminer sa carrière aux Antilles⁵⁰.

Ce premier panorama montre déjà que, sorti du préjugé de l'historiographie associant les écoles de dessin et les académies d'art provinciales à des espaces resserrés sur des problématiques régionales, aucun cas étudié n'existe sans la présence de mobilités et d'itinérances foisonnantes. Qu'il s'agisse des individus à la tête des établissements ou de leurs élèves, de voyages circonscrits dans le temps et l'espace ou de séjours à l'étranger organisés dans un cadre institutionnel, de biens matériels ou de savoirs et savoir-faire véhiculés par l'écrit, tous regardent vers l'extérieur et s'en nourrissent, dans un jeu de mouvements aux configurations multiples.

À ce titre, les étrangers, les personnes extérieures au milieu où elles s'implantent, se révèlent être les chevilles ouvrières du processus. Reposer la question des rapports de force qui agissent entre les institutions, comprendre les mécanismes à l'œuvre dans la répartition des rôles, amène dès lors à relire l'histoire artistique dans une perspective européenne et transatlantique. Tels sont les chemins qui s'ouvrent pour de prochaines recherches⁵¹.

49 Danielle Bégot, qui a dépouillé les petites annonces de la presse locale, indique des ventes de papier à dessin et de fournitures, des avis de mise en vente de tableaux au domicile des artistes ou lors des départs de la colonie, par des marchands, autant de témoignages d'une activité artistique, Roger Toumson (éd.), *Anthologie de la Peinture en Guadeloupe : des origines à nos jours*, Paris 2009, p. 40. Pour un point de vue large de la vie culturelle des Antilles : François Regourd, « Les Antilles françaises dans la République des Lettres », dans *Dix-huitième Siècle* 33, 2001. *L'Atlantique*, sous la direction de Marcel Dorigny, p. 183-200. On peut également consulter : José Lewest, *Les processus de reconfigurations dans l'art caribéen. Guadeloupe, Haïti, Jamaïque*, thèse de doctorat en Arts plastiques de l'université des Antilles (sous la dir. Dominique Berthet), 2015, plus particulièrement les chapitres consacrés aux XVIII^e et XIX^e siècles ; Christelle Lozère, « La présence à Paris des artistes antillais. De l'académisme des Salons à une créolité artistique affirmée », dans Érick Noël (éd.), *Paris Créole, son histoire, ses écrivains, ses artistes XVIII^e-XX^e siècle*, La Crèche 2020, p. 140-154.

50 Marseille, BMVR, Archives de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, Ms 988, to. 4, f^o 82, "[Lettre de Brard à Moulinneuf, Toulon, 27 juin 1784]", collationné et mis en ligne dans *Les ressources d'ACA-RES, fonds d'archives*, <https://aca-res.nakalona.fr/items/show/775> [dernier accès : 05.10.2021]; Marseille, BMVR, Archives de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, Ms 988, to. 4, f^o 83, "[Lettre de Brard à Moulinneuf, Toulon, 25 juillet 1784]", collationné et mis en ligne dans *Les ressources d'ACA-RES, fonds d'archives*, <https://aca-res.nakalona.fr/items/show/776> [dernier accès : 05.10.2021] ; E.T. Hamy, « Jean-Nicolas Brard, peintre-naturaliste provençal, explorateur des Antilles (1748-1822) », dans *Bulletin de la Société de géographie et d'études coloniales de Marseille* XXVIII, 1904, p. 129-134.

51 Les premiers jalons du volet international du programme ACA-RES ont été posés lors du colloque *Les réseaux des académies d'art provinciales au siècle des Lumières. Enjeux et dynamiques d'échanges* (26-28 mars 2020, en ligne), Université Toulouse – Jean Jaurès/Laboratoire FRAMESPA-UMR 5136, Centre allemand d'histoire de l'art et INHA, avec des contributions sur l'Allemagne, la Russie, le Portugal, le Brésil, ainsi que les États-Unis.